

bail » entraîne une situation amusante, piquante et comique ; *Ghetto Comedies*, par Israël Zangwill, un livre qu'il faut lire ; *Hortus Vitæ et Limbo*, par Vernon Lee, une réimpression de deux ouvrages de Miss Violet Paget, publiés en Angleterre il y a quelque dix ans ; *Christian Science*, par Mark Twain, où le sagace humoriste élucide plaisamment les faits concernant cette extraordinaire et charlatanesque secte ; puis, *Mornings in Florence*, de John Ruskin, une édition autorisée de cet ouvrage fameux sur l'architecture, et, non le moindre de tous ces volumes, *Kwaidan*, sous quel titre Lafcadio Hearn a réuni une série d'anciens récits japonais admirablement rendus par cet incomparable artiste.

Le professeur Paul Milioukoff examine, dans *The Contemporary Review*, « le cas de la seconde Douma », Mr William O'Brien rapproche la situation de l'Irlande et celle du Transvaal, et deux auteurs commentent la nouvelle loi sur le mariage.

Le numéro de *The Nineteenth Century and After* est, ce mois-ci, des plus intéressants. Parmi les excellents articles de son sommaire, il faut mentionner l'étude d'Havelock Ellis sur Eugène Carrière et la chronique de M^{me} Longard de Longgarde sur les récents romans français.

— Mr Osman Edwards publie et commente, dans *The Albany Review*, des lettres inédites de Lafcadio Hearn qu'il connut au Japon.

Dans *The Cornhill Magazine*, paraissent des souvenirs sur Herbert Spencer relatés par Rosaline Masson.

The Fortnightly Review d'octobre contient un article sur la convention anglo-russe, par Calchas ; une étude sur la poésie de Crabbe, par le prof. J. Churton Collins ; *The Crusader*, un beau poème de Laurence Binyon, et la suite du roman de M. Maurice Hewlett.

Avec les articles de critique sur les livres récents, *The Bookman* donne une étude spéciale, copieusement illustrée, sur Marie Stuart et les ouvrages littéraires qui lui ont été consacrés.

Les affaires coloniales, les questions de politique anglaise et étrangère sont judicieusement étudiées dans *The Empire Review*, en particulier la situation au Maroc et dans le Sud-Afrique.

Mr. Arthur Symons publie un excellent commentaire critique sur Troïlus et Cressida, dans *Harper's Monthly Magazine*, et il disserte avec une exquise finesse sur Shelley dans *The Atlantic Monthly* ; dans cette dernière revue, à noter aussi l'article du professeur Brander Matthews sur Fenimore Cooper, et l'étude sur l'*Elizabethan Psychology*, par le professeur Edward Dowden.

HENRY.-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

Faust à l'Opéra. — Dans *le Temps* du 22 septembre et adressée au directeur de ce journal, on lisait la lettre suivante de M. Jules Combarieu, docteur ès lettres :

Paris, 21 septembre.

Mon cher directeur,

Le Temps annonçait, il y a quelques jours, que les nouveaux directeurs

de l'Opéra, MM. Messenger et Broussan, avaient l'intention de renouveler les décors de deux chefs-d'œuvre : *Samson et Dalila* de Saint-Saëns, et *Faust* de Gounod.

Au sujet de *Faust*, voulez-vous me permettre une observation qui, faite assez tôt, aura peut-être son utilité ?

C'est dans un décor Renaissance que jusqu'ici l'ouvrage de Gounod a été présenté au public. Il y a là une fâcheuse inexactitude. La critique française n'a jamais protesté, à ma connaissance, et je ne m'en étonne qu'à moitié : il est certain qu'on ne va pas à l'Opéra pour faire de l'archéologie ; mais si sans qu'il en coûte davantage on peut éviter une idée fautive et donner à une œuvre lyrique la couleur générale qui lui convient, pourquoi ne pas ajouter au plaisir des yeux et des oreilles l'observation de la vérité ? Ce qui sied à *Faust*, opéra ou drame littéraire, c'est un décor *gothique*. Je m'abstiens d'énumérer ici les raisons très nombreuses et faciles à trouver qui au besoin justifieraient cette observation ; je me borne à la signaler aux très distingués directeurs qui veulent rajeunir le cadre d'une œuvre populaire.

Avec l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JULES COMBARIEU.

Il est regrettable que M. Combarieu se soit « abstenu d'énumérer les raisons très nombreuses et faciles à trouver qui, au besoin, justifieraient cette observation ». Elles pourraient être intéressantes, car il n'en manque pas de fort sérieuses et non moins « faciles à trouver » pour justifier une opinion différente.

La légende du Docteur Faust, en effet, prit naissance en Allemagne vers la fin du XVI^e siècle et devint rapidement populaire grâce à un in-octavo de 227 pages, où la vie et les aventures du héros magicien étaient narrées en 68 chapitres, précédés d'un titre interminable de 24 lignes au total. L'édition princeps de cette HISTORIA von D. *Johann Fausten*, etc., etc... parut à Francfort-sur-le-Mein, imprimée par Johann Spies en 1587. Rarement publication obtint un succès aussi retentissant pour son époque. Dès et depuis l'année 1587, contrefaçons, éditions et imitations s'amoncellent et s'échelonnent jusqu'en 1592, à Francfort même, Lubeck, Hambourg, Berlin, sans compter versification allemande et bientôt traductions danoise, hollandaise, française et anglaise. Du livre, la légende ne tarda pas sans doute à passer à la scène foraine, mais, si on la peut constater au répertoire du *Marionettentheater* des XVII^e et XVIII^e siècles, — où le jeune étudiant Goethe la découvrit à Leipzig, — il n'en est pas resté de texte dramatisé authentique antérieur à la tragédie de Marlowe (1604).

Enfin, il n'est plus permis aujourd'hui de confondre le Docteur Faustus dont il s'agit, avec le riche associé ou mécène de Guttenberg, qui florissait presque un siècle plus tôt. Outre que Johannes Fust, orfèvre et bourgeois de Mayence, pas plus par son nom, — qu'il n'écrivit jamais Faust ou Faustus, — que par son caractère et ses occupations présumables, ne saurait correspondre a priori avec le fameux

nécromant, d'innombrables témoignages contemporains établissent que celui-ci fut un personnage historique. Mélanchton le connut personnellement et on le trouve cité dans *les Propos de table* de Luther ; sa réalité est attestée, soit *de visu*, soit d'après des rapports dignes de foi, par des prêtres, pasteurs, médecins, philosophes, juristes ou savants du xvi^e siècle. Bref, il est désormais impossible de mettre en doute l'existence d'un homme appelé Faust, sorte de devin, enchanteur, astrologue et alchimiste, qui parcourut l'Allemagne de 1507 à 1535 environ, stupéfiant les gens cultivés par sa science et ses artifices, et scandalisant le peuple, lequel en fit un sorcier.

Il apparaît donc évident que, de par les dates, Faust appartient à la Renaissance. Mais il appartient mieux encore, par ses actes et sa mentalité, à cet épanouissement de l'humanisme européen sous l'influence de l'antiquité païenne, exhumée par l'imprimerie de la poussière de quelques parchemins épars dans quelques cloîtres, et resuscitée soudain en sa radieuse splendeur. De la part d'un sorcier moyenâgeux, l'évocation de la beauté grecque, incarnée en Hélène, n'aurait eu aucun sens, pour lui ni pour quiconque. Or cette évocation d'Hélène, épisode du second *Faust*, n'est pas plus une invention de Goethe que de Marlowe qui l'utilise aussi. On la rencontre tout au long relatée déjà dans la version primitive de la légende populaire et sous une forme dont la naïveté lui confère une signification profondément symbolique. C'est au chapitre 59 que sont contées les amours concubines d'Hélène la Grecque et du Docteur Faustus, qui vécut avec elle, passionnément épris, l'ultime année de sa vie terrestre, et même en eut un fils, « Justum Faustum » — « *Quæstio an baptizatus fuerit ?* » interroge en marge le pieux rédacteur à ce propos.

De tout ceci semble donc s'ensuivre que, si, comme dit fort bien M. Combarieu, « on ne va pas à l'Opéra pour faire de l'archéologie », ses nouveaux directeurs cependant pourront plus sûrement « éviter une idée fausse » en continuant jusqu'à un certain point les errements de leurs prédécesseurs. Sans doute, ils devront « éviter » l'anticipation téméraire et toulousaine de nous montrer des « bords du Rhin » flanqués de vieux châteaux en ruines au commencement du xvi^e siècle ; il ne leur sera pas non plus interdit de conserver, dans leurs décors, une bonne dose de gothique flamboyant ou même antérieur, car alors on bâtissait des immeubles solides et qui dureraient longtemps. Mais, loin de le bannir de toute architecture, ils réserveront en outre légitimement à leurs costumes et accessoires le « style renaissance » adéquat au Faust de l'histoire, de la légende et de l'œuvre d'art.

JEAN MARNOLD.